

LOIRE ET GALERNE

C'était un enfant de galerne, natif de la Grolas, entre la Bédouire et la Baudouinière. C'est là qu'il avait vu le jour, sous un ciel plus vaste que la mer. C'est là qu'il avait grandi, à l'époque où la Grolas aurait pu prétendre au titre de bourg, avec ses deux cafés, son épicerie, son charron et son forgeron. Ses matins d'enfant résonnaient des coups de marteau sur l'enclume et des mugissements des bêtes à l'étable. Le ciel courait sans frontière aux quatre points cardinaux, mais jamais les gens de galerne ne regardaient le ciel.

Ou, si parfois cela leur arrivait, c'était pour guetter la pluie dans les nuages amassés par le vent de mar au temps du foin qu'on roule en veilloche, c'était pour deviner la gelée dans la bise au temps des premières montées de sève dans les vignes. Jamais ils ne regardaient le ciel comme un ami. La terre occupait leurs yeux et leurs journées toutes entières. La nuit, les étoiles ne brillaient pas pour eux.

Il s'appelait Jean, comme le père de son père. Il marcha tôt et parla tard, comme c'était l'usage en ces temps-là.

A douze ans, il savait presque tout ce que la nature enseigne en silence aux enfants de galerne, l'odeur de la pluie avant qu'elle mouille, le goût de la sève avant qu'elle monte, la saveur de melon du Noah d'octobre et la qualité d'un cru à l'ourlet des feuilles de la vigne. Il connaissait le poids d'un épi et celui du sommeil à la fin d'une journée aux foins. Il savait en fauchant éviter les nids de perdrix dans les champs.

Comme son grand-père qui avait chargé une à une les pierres pour bâtir sa ferme en tout point conforme aux caprices du maître du château, comme son père qui avait planté les pieds d'Othello et de 54-55 un à un, il avait grandi le regard vissé au sol, les deux pieds dans la terre, comme un arbre prudent, accroché à ses racines et qui évite de dresser trop haut la tête pour ne pas donner prise au vent. Il savait, comme au jeu de la Boule de Fort, que la ligne droite est rarement le plus court chemin d'un projet à son accomplissement. Il marchait entre les mottes et en contournant les flaques. A douze ans, il n'ignorait rien de ce que doit avoir un enfant de galerne. A quinze, il ignorait encore pratiquement tout des hommes et des passions qui les meuvent.

Ce fut au mois de mars, à la sortie d'un hiver si mouillé qu'on aurait dit que le ciel était d'eau, que pour la première fois Jean quitta sa galerne. Il ramenait un soir les bêtes de la pâture pour la traite quand une jeunesse, sans cause ni raison, fila par un trou de haie, sauta le fossé et disparut vers le Doucet derrière les premières aubépines qui blanchissaient en lignes. C'était une pauvre bête, chétive et fantasque, une génisse si maigre qu'on en aurait mangé un vendredi saint. Jean se lança pourtant à sa poursuite. Il se souvenait d'une histoire que racontait naguère le curé, l'histoire d'un berger abandonnant tout son troupeau pour une seule brebis sortie du chemin. Un curé ne saurait mentir, pensa Jean, bien qu'il ne leur accordât pas la même confiance que ceux de Saint-Florent. Et puis le pis des autres bêtes était si lourd qu'elles trouveraient bien seules le chemin de leur délivrance. Il franchit donc la haie à la suite de la jeunesse.

Elle cavalait déjà à travers champs en direction de la Richardière. De la Richardière, elle descendit sur le chemin de Varades jusqu'au Point du Jour sans ralentir

son allure. Si la bête était maigre, elle n'en manquait pas moins de nerfs et de vivacité. A l'entrée du bois Chaudeau, un paysan de la Boucherie, avec une fourche et de grands cris, tenta en vain de lui barrer le passage. La vache et le jeune homme continuèrent leur course à travers le Bois Martin jusqu'à la Madeleine. C'est là que Jean parvint enfin à rattraper la fuyarde, sur le promontoire de la Madeleine, à l'aplomb de la boire. La génisse s'était arrêtée, ruisselante de sueur, au bord du vide qui s'ouvrait devant elle. Alors, pour la première fois, Jean essoufflé, jeta son regard aussi loin qu'il pouvait porter. C'est alors qu'il découvrit, écharpe de ciel jetée dans la vallée, la Loire à ses pieds. Le soleil déclinait à sa droite et nimbait les près mouillés d'une lumière oblique qui étirait le paysage d'Est en Ouest jusqu'au bout du monde. C'était un autre monde, dans un autre temps. Le ciel était immense au-dessus de ce monde-là et les pâtures inconnues s'enfuyaient dans les Mauges, de l'autre côté du fleuve.

Jean laissa descendre le soleil jusqu'au fond de l'horizon. La nuit était bien noire quand il se décida, enfin, à ramener la bête par les chemins jusqu'à la Grolas. Quand il parla à son père de sa course derrière la vache et de ce qu'il avait découvert du haut du promontoire de la Madeleine, le père haussa les épaules. Bien sûr, il connaissait la Loire qui coulait au bas du château. Il était de galerne, mais pas idiot pour autant... Il parla en mots brefs d'un pays incertain où le fleuve sans prévenir envahissait les pâtures et les maisons, transformant en îles les fermes et les étables. Il parla des pêcheurs qui musardaient sur les quais de la Meilleraie toute la sainte journée pour embarquer au soir sur leurs bateaux, à l'heure où les honnêtes gens pensent au repos qui vient. Le jour était fait pour le travail et la nuit pour le sommeil. On ne pouvait rien espérer de bon de ceux

qui en jugeaient autrement. Jean écouta en silence les paroles du père mais ne put chasser de son esprit le pays nouveau qu'il avait découvert.

En trois jours cette année-là, on passa de l'hiver au printemps comme on change de monde. Au marché du mardi, comme il s'était installé devant l'église de Varades avec les œufs et les légumes de la ferme de la Grolas, Jean chercha dans le regard et l'allure de ceux qui montaient de la Meilleraie avec leurs paniers d'osier plein de poissons, quelque chose qui les eût faits différents de ce qu'il était. Il ne trouva rien. Une fille de son âge s'était assise à même le sol derrière un grand panier d'anguilles frémissantes. Elle détourna son regard quand Jean la fixa plus longtemps qu'il était honnête. Il crut oublier la fille et décida de retourner voir la Loire.

Il la retrouva au-delà de la Basse Meilleraie, aux portes des potagers, là où les ancres des barques comme des bûches d'eau balisent le chemin de rive. Elle était accroupie, à demi-penchée sur le fleuve, occupée à relever une bosselle d'osier.

— Toi, tu es Jean de la Grolas, un gars de la galerne, fit-elle sans se retourner. Avec vos gros sabots, on vous entend arriver à trois kilomètres et le poisson s'enfuit.

— Et toi, répondit-il sur le même ton, tu dois être une fille de Frelon, de Cayotte ou de Gueule de Brême, sorcière torse et rapineuse de ruisseau... C'est mon père qui le dit.

— Ce que vous pouvez être lourds et raides, vous autres paysans, soupira la fille. Rien de bon ne peut venir de galerne. Voilà ce que dit mon père à moi.

— C'est la marmite qui appelle le chaudron cul noir, répliqua le garçon. Rien de

solide ne peut se bâtir sur du sable. Voilà la vérité!

Ils échangèrent ainsi quelques paires d'amabilités, le temps de se découvrir l'un l'autre sans perdre la face. Elle plaisanta qu'avec ses cheveux raides en bataille sur le sommet de son crâne et son grand pantalon de velours clair, il ressemblait aux frênes têtards que la Loire encercle dans les près. Il la trouva traîtresse comme le fleuve et remarqua que l'échancrure de son corsage laissait deviner sa poitrine comme deux bancs de sable doré. Jean de la Grolas, raide comme un frêne, trembla d'espoir à l'idée que la fille des pirates pût avoir l'idée de l'encercler.

Là où la Loire s'était retirée, l'herbe repoussait douce et drue sur la terre légère. Ils s'y allongèrent. Jean vérifia sous sa paume la présence de l'herbe familière, il sentit le limon au sable mélangé et se crut chez lui.

Elle caressa l'herbe aux couleurs d'algues et laissa filer entre ses doigts un peu de sable de Loire teinté de terre et se sentit chez elle.

Ils se turent.

La peau de la fille, douce et lavée par le fleuve avait un parfum enivrant d'absinthe. Sous la peau du garçon roulaient des muscles durs comme des ceps de vigne. Tout son corps exhalait des odeurs de terre mouillée. L'un et l'autre s'étonnèrent d'aimer leur différence.

L'après-midi passa à marcher dans la Grande Prée où le fleuve cousine la terre. Une alouette chanta. Trois bécasseaux déguerpirent à leur approche. Puis, la fille ramena le gars au bord du fleuve, au-delà des clôtures que la Loire tisse d'herbes et de fins bois flottés. Elle tira une barque cachée sous les arbres et l'invita à y monter. Il

hésita à quitter la terre ferme, mais le soleil en descendant à l'Ouest dessina un sourire sur le visage de son amie. Cela suffit à le convaincre. Elle le conduisit habilement en remontant le courant jusqu'à l'île Batailleuse pour de nouveaux combats dont nul ne devait sortir vaincu. Jamais ils ne se sentirent aussi libres que dans la cahute de la Pointe aux Esclaves.

Au matin, quand il se réveilla, frissonnant de froid dans le brouillard qui montait, la fille avait disparu et la barque avec elle. Jean devina sa galerne, là-bas, sur l'autre rive. Le père avait raison. On ne pouvait faire confiance aux filles de la Meilleraie. Enjôleuses et inconstantes, elles n'avaient d'autres règles que leur bon plaisir. Un coup j'y suis, un coup je n'y suis pas. J'arrive et je repars sans prévenir personne, comme la Loire. Jean en fut quitte pour remonter à pied jusqu'au pont de Varades qui tient l'île amarrée entre le bourg et Saint-Florent. Il était furieux que la fille se fût envolée pendant son sommeil. Il était plus furieux encore d'avoir envie de la revoir.

Il ne parla à personne de sa piteuse aventure et jura de ne jamais remettre les pieds sur les bords de Loire au temps des alouettes dans la Grande Prée. Il tua le temps au travail, aux champs, aux pâtures, aux vignes et à l'étable. Son père souriait de le voir si hardi et si dur à la peine, mais il suffisait d'une flaque claire de pluie dans un creux pour que le souvenir de sa nuit dans l'île lui remonte au ventre.

Quand il comprit que jamais la fille ne s'aventurerait dans la galerne, il se résolut à rompre son serment pour aller lui dire en face ce qu'il pensait de sa conduite. C'était à

l'été et il redoutait moins les alouettes de ce temps-là.

Les boires avaient fondu, envahies d'herbes et de buissons. La Loire elle-même s'était mise à l'aise, découvrant son lit de sable comme on ôte sa veste sous le soleil de juillet. Dès qu'il aperçut le sable doré et les courbes du courant qui le léchait, il oublia tous ses reproches et ne pensa plus qu'à retrouver sa belle. Il courut de la Meilleraie au Pavillon et du Pavillon jusqu'au Bois Vert. Il arpenta le Piloquet, le Buzet et l'île de Gâche. Il scruta les bois et les près de l'île Mocquart, passa trois fois les ponts en fouillant le moindre reflet de lumière sur l'eau, la plus petite ombre sur la berge. Il ne vit que des gamins patauger dans les trous qu'indiquaient de savants papys, des Nantais en bateaux de riches et des Angevins qui buvaient le muscadet aux terrasses des maisons de vacances. Point de fille.

Au soir, il remonta au promontoire de la Madeleine, au bout du mur du parc du château à l'abandon, à la frontière des champs et de la vallée. Il guetta la plongée du soleil se jurant que c'était la der des ders. Comme la première fois, il se laissa prendre au spectacle, il laissa la nuit le surprendre sur son pic. Alors, la lumière d'un feu monta de l'île Batailleuse. Il sut qu'elle était là et courut à sa rencontre sans réfléchir. Elle fut heureuse de le revoir et le lui prouva. Plus tard, au matin, quand il osa enfin lui reprocher tendrement son départ clandestin lors de leur première nuit de printemps, elle lui parla des anguilles qui s'enfuient jusqu'aux Bermudes et des alevins qui retrouvent toujours le chemin de la Loire, de la levée du chemin de fer et des portes toujours ouvertes au fleuve dans les tunnels.

— On peut bâtir des murs pour emprisonner l'eau de la Loire, on peut dresser

des digues pour l'empêcher de s'étendre, toujours elle va et vient où elle veut et quand elle veut. Elle connaît les chemins secrets et souterrains qui aboutissent dans les caves des maisons, la route des boires asséchées. Rien ni personne ne peut l'empêcher de quitter son lit et d'y revenir à sa guise. Je suis comme la Loire et les anguilles, inconstante, peut-être, mais fidèle. Tu me crois?

Jean la crut et trouva cette nuit-là la Loire plus belle que jamais. Il lui avoua qu'il l'aimait pour de vrai, même inconstante. Il comprit aussi qu'il ne servirait à rien de supplier la fille de le suivre en galerne. Comme il avait besoin de la terre sous ses ongles et ses pieds, comme il ne pouvait imaginer se passer de sa nouvelle compagne, il rêva qu'il serait paysan d'une terre marine. Il rêva de bâtir sa ferme sur l'île Batailleuse.

Lorsqu'il exposa son projet à son père, celui-ci bougonna ses vieux griefs contre ceux du fleuve. Contrebandiers, brigands, braconniers trop fiers. Quand il eut fini de bougonner, il offrit à son fils un cheval et une carriole. De la terre de galerne, Jean tira une à une les pierres de sa maison qu'il transporta dans l'île de sable et de limon. Il bâtit sa ferme sur une butte de terre arrachée au fleuve, il tailla les poutres de sa demeure dans le bois des peupliers sauvages qui poussaient les pieds dans l'eau et y fixa des crochets pour lever son lit les nuits de grandes crues. Il travailla comme un de galerne, un galerneux, un galernien, un forçat, avec patience et obstination, les yeux rivés au sol. Mais à chaque montée d'eau, la Loire montrait un bout de ciel et Jean se sentait plus grand, à l'exact milieu du monde. Il était heureux. La nuit, les étoiles brillaient pour les amants de l'île.

La belle fut en tout point comme elle l'avait promis, inconstante et fidèle. Elle disparaissait parfois une semaine entière avec les hommes du port sur un bateau pour rentrer un matin chargée de loses, de lamproies ou d'anguilles. Elle disparaissait sous l'orage ou sous la lune ronde, quand le fleuve était plein ou quand il s'asséchait. C'était comme si elle répondait à un appel qu'il ne pouvait entendre. Alors, selon les saisons, il arpentait ses boisselées de chanvre, surveillait les barges à rouir, redressait ses chantiers, coupait l'osier ou bien traquait les ragondins qui dévastaient son potager. Il regardait la terre et évitait de questionner le fleuve. Jamais il ne chercha à la tenir prisonnière, ni avec des cordes, ni avec des cadeaux. Jamais il ne douta de sa fidélité d'anguille.

Un hiver que la Loire était si grosse que l'île sur toute sa surface battait en retraite, ils restèrent bloqués une grande semaine dans la ferme entourée d'eau. Avec les vaches et les poules, avec les lapins qu'on cueillait dans les arbres, on aurait dit l'arche de Noé. En septembre, à la récolte du chanvre, la femme mit au monde un garçon qu'on appela Jean, comme son père. Jean de Loire et de Galerne. Il marcha tôt, navigua plus tôt encore et parla des oiseaux dès qu'il sut dire un mot. Têtu comme galerne, fidèle comme Loire, c'est lui le vrai vainqueur de la bataille de l'île que les historiens aveugles cherchent encore dans les livres anciens, la bataille de la terre et de l'eau depuis toujours, la tendre guerre des amants de Loire et de galerne.

Aujourd'hui, le monde a changé. On cultivait naguère sur l'île Batailleuse le chanvre pour tisser les cordages des navires qui embarquaient à

Nantes. On y récolte à présent le maïs pour les troupeaux des Mauges. Le monde changera encore. Les enfants de Jean de Loire et Galerne ont vu les T.G.V. bleus remplacer les machines à vapeur noires sur la levée du chemin de fer et la flotte de la Meilleraie tout doucement se réduire. Mais il leur arrive encore de cueillir le lapin en barque et de hisser leur lit aux poutres de peuplier. Et si aujourd'hui le marché de Varades se tient le samedi, c'est toujours le mardi que les anciens montent au bourg pour les courses.

Si demain un ingénieur fou bétonnait la Loire, on verrait encore les anguilles déguisées en serpents ramper sur le béton pour venir, malgré tout, grandir où grandirent leurs parents.

Pour réussir un beurre blanc © MCLA 1996.